

une paille, les yeux fixés aux murs... Les moëllons en étaient grossièrement équarris, sans aucun plâtrage, avec des bavures de ciment dans les joints. Bout-à-boutés, ils se cavalaient par couples, angulaires, irréguliers, innombrables. Ils étalent d'un grain très serré, très doux au toucher. J'y collais souvent ma langue. Ils avaient un petit goût acidulé. Ils sentaient bon la pierre, pierre à-feu et ardoise, silex et argile, l'eau et le feu. A force de les regarder, je reconnaissais leurs bonnes grosses faces sans malice. Mais, petit à petit, mon acuité se précisa. Je discernais des fronts bombés, des joues creuses, des crânes sinistres, des mâchoires menaçantes. J'étudiais chaque pierre avec anxiété, sinon avec terreur. Les reflets de lumière, l'ombre les détachaient d'une façon bizarre. Les trainées de ciment dessinaient des formes étranges. Mon attention s'attachait à ces corps peu précisés, tâchait de les mettre en relief et de délimiter leurs contours, et, par une sorte de perversité, mon esprit s'acharnait à me faire peur.

« C'en était fini de mon repas. Chaque pierre se mit à tourner, à se trémousser, à se dévisser. Des têtes menaçantes se tendaient vers moi, des gueules ouvertes, des cornes rigides. Des coulées de larves jaillissaient de chaque fente; de chaque trou, des insectes monstrueux, armés de scies, de mandibules, de pinces géantes. Le mur montait, descendait, vibrait, susurrant. Et de grandes ombres se balançaient par devant. Je chavirais dans mon lit. Je fermais les yeux. Alors, après un grand renâclement d'eau, j'entendais un bruit d'éperons. Un grand cuirassier blanc entre dans ma cellule. Il me projette en l'air comme une balle. me rattrape, me balance, jongle avec moi. Je suis ravi. Je gémiss. Je pleure. Je m'entends. J'entends la voix de ma souffrance. Je reconnais ma voix. Je me plains. Je me lamente.

« Pourquoi, ah, pourquoi?

.....

« ...Le plafond se creuse comme un entonnoir, vertigineux malstroem qui absorbe goulûment toute la nature